



Ivo Van Hove travaille avec son fidèle scénographe Jan Versweyeld pour construire une atmosphère à l'élégance déliétère.

De la mort pleurée à la mort espérée

Festival d'Avignon Du deuil
selon Ali Chahrouh aux secrets
d'une famille par Ivo Van Hove.

Marie Baudet
Envoyée spéciale à Avignon

Je ne représente pas mon pays, ni ma culture, ni ma religion, je ne me représente que moi-même comme individu", soutient Ali Chahrouh. Pour lui, le corps ne ment pas : "La danse permet de dire ce que les mots échouent à exprimer."

Si le chorégraphe libanais ancre explicitement "May he rise and smell the fragrance" dans un questionnement du corps aux prises avec les rituels (cette pièce est la troisième d'une trilogie consacrée au deuil dans le monde arabe, après "Fatmeh" et "Leïla se meurt", présentés à Avignon en 2016), et si ce geste est accompli avec puissance, finesse, générosité, on peut élargir le cadre, du rituel comme sujet de l'art à la fonction rituelle de l'art même.

Endiguer la douleur

A travers la tradition chiite et, en amont, les mythes mésopotamiens liés à la mort, le danseur et chorégraphe (Beyrouth, 1989) interroge singu-

lièrement le rôle des hommes dans les cérémonies de deuil, ou les femmes tiennent une place centrale. "May he rise..." entre, à ce titre, sans conteste dans la thématique proclamée du 72^e Festival d'Avignon.

Mais Ali Chahrouh, tout en creusant ce sujet, se garde heureusement de faire du genre l'unique angle d'approche. Et si le contexte libanais a tout son sens dans les évolutions de ce quatuor (Chahrouh lui-même, les musiciens Ali Hout et Abed Kobeissy, et l'extraordinaire actrice et chanteuse syrienne Hala Omran), si le spectacle exprime l'impuissance masculine, dans les traditions du monde arabe, à endosser le chagrin et son expression par la voix et les larmes, on y lira aussi plus largement la peur et la perte, ce qu'elles provoquent en chacun – viscéralement, hors de toute origine ou philosophie – et les rites qu'on invente dans l'intimité pour endiguer la douleur.

Et ceux qui, sur scène – par le mouvement, la matière, la lumière, la structure –, la traduisent et la transcendent.

Machine impressionnante et fluide

Quarante-huit heures après la révélation de son projet de recréer "West Side Story" à Broadway avec Anne Teresa De Keersmaeker à la chorégraphie, le metteur en scène Ivo Van Hove, familier d'Avignon (ses "Dam-

"Notre temps se ruine dans la fugacité dont tu es amoureux"

Elly à Lot
La jeune fiancée au fils de la famille, dont le mariage échouera à ressouder les pièces éparées

nés" d'après Visconti avec la Comédie-Française ont fait date) y donne les premières en France des "Choses qui passent". Créée en 2016 à la Ruhrtriennale, la production du Toneelgroep Amsterdam et du Toneelhuis d'Anvers est présentée à Avignon sous son titre original "De Dingen die voorbijgaan", en néerlandais avec surtitres français.

D'après le roman "Vieilles gens et choses qui passent" de Louis Couperus (adaptation de Koen Tachelet), le spectacle conserve l'atmosphère étouffante voire tragique imaginée par le poète et écrivain néerlandais (1863-1923) dans ce portrait naturaliste de la bourgeoisie de La Haye, empêtrée dans sa rigidité.

Avec la complicité de Jan Versweyeld à la scénographie et aux lumières (somp tueuses), de Peter Van Kraaij à la dramaturgie, de Koen Augustijnen à la chorégraphie, de Harry de Wit à la musique, d'An D'Huys aux costumes, Ivo Van Hove met en place une machine impressionnante et fluide autour d'un vieux couple attendant la mort.

Imploisif secret

La famille, sur trois générations, semble sur le point d'imposer sous le poids du secret, du chagrin, des désirs inassouvis, de la perte inéluctable – celle qu'on redoute, celle qu'on sou-

haite, celle qu'on a voulue au point de l'accomplir.

Avec ses silhouettes sombres, spectrales, inspirées par l'inquiétante étrangeté des peintures de Spilliaert, avec la profondeur des reflets et la sculpturalité des contre-jours, avec ses rangées de chaises, son miroir qui à la fois amplifie et trouble les dimensions du plateau jusqu'à inclure le public lui-même dans cette étrange salle d'attente qui pourrait aussi bien être salle de bal, avec ses pendules obstinées égrenant les minutes, les jours, les années, avec sa neige noire, sa brume laiteuse, avec ses soudains ensembles faisant cœur et évoquant par moments Kantor, "De Dingen die voorbijgaan" fait se rejoindre le théâtre antique et celui d'aujourd'hui, leur donnant pour intersection l'orée du XX^e siècle.

Ivo Van Hove, star incontestée des scènes internationales, s'appuie sur une distribution à l'aisance magistrale. Incontestable, le style du metteur en scène anversois ne l'empêche pas de renouveler, à chaque proposition, à la fois son esthétique et son propos – ici dans une vertigineuse exploration des codes et de leurs failles.

→ "May he rise and smell the fragrance", jusqu'au 17 juillet, Théâtre Benoît XII. "De Dingen die voorbijgaan", jusqu'au 21 juillet, cour du lycée Saint-Joseph. Festival d'Avignon, jusqu'au 24 juillet – www.festival-avignon.com